

L'aventure

Voilà un livre qui ne réconciliera pas avec Bernard-Henri Lévy ceux qui lui tiennent rigueur, pour de bonnes ou de mauvaises raisons, de ses succès médiatiques et de ses combats politiques, car il faut bien admettre qu'il s'agit d'une belle réussite et que ce portrait-fleuve de Sartre — cette analyse de l'« aventure compliquée, paradoxale, trouble » que fut Sartre — constitue non seulement un solide hommage au philosophe disparu il y a vingt ans, mais aussi, de façon plus troublante, un adieu au XX^e siècle qui ne manque pas d'allure.

JEAN LACOSTE

BERNARD-HENRI LÉVY

LE SIÈCLE DE SARTRE
Grasset éd., 653 p., 148 F

Bernard-Henri Lévy se place en effet, dans cet hommage lucide, dans ce « tombeau » crié, à la bonne distance, c'est-à-dire à distance de Sartre. Il sait qu'on ironisera sur l'identification rêvée entre lui-même et celui qui fut, par excellence, le « grand intellectuel » et que les pages qu'il va consacrer au « cirque de la gloire », au « moi médiatique », au séducteur qui fut de toutes les pétitions, au « touche-à-tout de génie », au philosophe en butte à la haine, ne manqueront pas d'être lues comme une forme d'autobiographie. Aussi ne cache-t-il pas son jeu — son « je » — en se mettant lui-même en scène d'emblée : c'est « BHL » qui parle de Sartre, de son rapport à Sartre, et notamment au premier Sartre, au Sartre encore jeune qui découvre la gloire — « mondiale et populaire » — au lendemain de la guerre.

Mais il montre aussi, par un jeu subtil sur les générations, qu'il se sent à distance de l'auteur de *la Nausée*, qu'il est séparé de lui par deux générations : un abîme. « Mon maître Althusser », dit-il pour indiquer qu'il se voit comme l'héritier — le « fils spirituel », si je peux employer cette expression démodée — de la génération structuraliste : Althusser, mais aussi Lacan, Foucault. Lévi-Strauss, la « pensée 68 », une génération qui s'est en partie définie par le rejet de Sartre, par le refus de l'humanisme, y compris de cette forme d'humanisme qu'aura été l'existentialisme.

Mais ce n'est pas tout : entre Sartre et nous, semble dire Bernard-Henri Lévy. La distance est d'autant plus grande que, depuis, le mur de Berlin s'est écroulé, que l'URSS a vécu, victime de ses contradictions, que le communisme — cet horizon supposé « indépassable » — est durablement discrédité par les dictatures que ses songes ont engendrées. Bernard-Henri Lévy, selon les recommandations de Stendhal (et de Nietzsche), était entré par un duel dans la vie intellectuelle et littéraire, en ferraillant avec la « *Barbarie à visage humain* ». En 1977, il y a un siècle. Mais voici que, par un étrange renversement, l'éternel jeune homme de la philosophie donne une œuvre d'une impressionnante maturité, ce qui n'exclut pas l'élan et les indignations.

Tout se passe comme si Bernard-Henri Lévy, vingt ans après, se sentait obligé d'expliquer — à quel adolescent ? — pourquoi, en avril 1980, il faisait, malgré tout, partie de l'immense foule qui avait accompagné le philosophe au cimetière Montparnasse. De faire comprendre pourquoi, à l'âge d'homme, il garde la nostalgie d'un certain Sartre, celui de la jeunesse sans cesse renaissante, celui dont Juliette Gréco a pu dire, au moment de son décès, « un homme jeune est mort ».

D'où l'allure singulière, assez attachante, de ce livre touffu, trop long sans doute, mais remarquablement informé, qui ressemble à une longue conversation sur Sartre, ou plutôt à un long et amical monologue, que l'on imagine entendre dans la pénombre du bar d'un grand hôtel parisien. Un monologue avec des passages à vide, des répétitions, des facilités, des méandres, sans doute, mais aussi de belles pages fibreuses, rageuses, emportées par une vraie passion : des morceaux de bravoure qui nous rappellent que Bernard-Henri Lévy a été aussi, régulièrement, un chroniqueur sévère de l'ère Mitterrand (*Questions de principe*). D'où des pages d'une grande acuité sur les relations entre Sartre et Simone de Beauvoir — comparées, assez cruellement, mais suggestivement, aux rapports entre Valmont et la marquise de Merteuil dans les *Liaisons dangereuses* —, sur l'influence, capitale, de Cide, le modèle renié, qui l'a pourtant « adoubé », sur l'amour de l'Italie, sur les deux Sartre qui coexistent (Jean et Paul).

D'aucuns s'irriteront de certains manérismes, comme de l'abus des phrases nominales et, à l'inverse, de la prolifération des longues phrases répétitives, de cette rhétorique de l'accumulation et de la surcharge, qui étouffe une petite idée sous le constat des évidences et des exemples. Mais ce style oral, de haute tenue, cette verve, où l'on sent, parfois, l'héritage, *nolens volens*, de Céline, ces modulations et ces reprises qui rappellent en fait le meilleur Péguy... — celui de *Clio* ou de la *Note conjointe*, que Bernard-Henri Lévy persiste, hélas, à ne pas vouloir comprendre — contribuent beaucoup au charme de ce long entretien sur celui qu'il appelle « l'homme-siècle ».

Le livre, en fait, se présente comme une « enquête philosophique », et donc comme la résolution d'une énigme, à la fois intellectuelle

et politique : comment le premier Sartre, celui qui accède à la gloire avec *l'Être et le Néant*, le Sartre de l'après-guerre « artiste, nietzschéen, rebelle » — le critique de tous les humanismes spiritualistes, de « l'esprit de sérieux » et des « salauds » — peut-il être devenu, dans les 60, le serviteur des totalitarismes, le valet empressé des dictatures vieillissantes. Pourquoi ce reniement ?

Pour pouvoir opposer le bon Sartre — qui refuse de croire en l'Homme avec une majuscule, à l'idée de l'homme parfait, à l'essence de l'homme — au « mauvais Sartre » de la dernière période, au Sartre stalinien et donc « humaniste » — car, paraît-il, « le stalinisme est un humanisme », selon Althusser et Bernard-Henri Lévy —, il faut évidemment sauver le Sartre d'avant la vraie gloire, le Sartre de l'Occupation. Sans faire vraiment de celui-ci un résistant exemplaire comme Cavallès, Bernard-Henri Lévy défend l'auteur des *Mouches* contre ceux, assez nombreux, qui ne lui pardonnent pas d'être resté inactif pendant l'Occupation avant de donner, plus tard, des leçons de résistance. Plaidoirie vibrante, convaincue, sincère, sans doute juste, mais qui ne parvient pas totalement à dissiper le sentiment de malaise qu'a toujours suscité l'inertie du chantre de l'engagement.

*Avec vingt-cinq ans
d'avance, le premier
tenant de l'antihumanisme
théorique*

Il n'en reste pas moins que le premier Sartre, selon Bernard-Henri Lévy, aura été « avec vingt-cinq ans d'avance » le premier tenant de l'antihumanisme théorique, le penseur d'une conscience qui n'est plus « un sujet », mais une subjectivité en acte, réunie, divisée, minuscule, aussi vide qu'il est possible de l'être, mais visant les choses, ce qui en fait « le plus grand philosophe matérialiste du siècle ». Le bon Sartre aurait été aussi le Sartre « sale type », cynique et pessimiste, nomade, cosmopolite, mondialisé, insurgé et ascète, proclamant sa haine de la nature, des enfants et de la possession bourgeoise, à l'aise uniquement dans l'univers « du macadam et des bistrots », en un mot baudelairien.

Mais voilà que Sartre — le plus radical penseur de la liberté individuelle — se fait compagnon de route, découvre le genre humain et les militants qui le tuotent, lui qui voussoyait Simone de Beauvoir, abjure sa foi individualiste pour ne jurer — dans la *Critique de la raison dialectique* — que par le groupe en fusion, de préférence révolutionnaire et violent. Comment expliquer, à défaut de les justifier, les propos « d'une obuse bête » — écrit BHL — que